

Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]

Autor(en): **Bégos, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 17

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notre jaguar ne se comporta pas autrement que la plupart de ses congénères.

Précisément, le garçon de l'hôtel eut la fâcheuse pensée de s'approprier un mouchoir de poche appartenant à notre ami.

Le couvercle de la malle se releva plus brusquement que ne s'y attendait l'indélicat serviteur.

Le pauvre jaguar, heureux enfin de pouvoir détendre ses muscles engourdis, manifesta sa joie par un petit carnage, qui s'étendit au garçon coupable, à deux bonnes, à trois voyageurs, au patron, à la patronne de l'hôtel et à quelques autres seigneurs sans importance.

Quand le jaguar s'amuse, rien ne saurait l'arrêter.

— Eh bien ! monsieur, concluait mon ami, je suis souvent revenu dans cet hôtel et n'eus plus jamais à déplorer l'absence du moindre bouton de manchette... Qu'est-ce que vous voulez, moi, je ne veux pas qu'on se f... de ma viole !

Alphonse Allais.

La Cathédrale de Lausanne (éditions touristiques). Textes français, allemand, anglais. 60 illustrations en héliogravure. — Edition Spes, Lausanne. — Prix fr. 1.50.

Vaudois, vous avez une Cathédrale admirable ! La Cathédrale de Lausanne est un des plus beaux édifices gothiques bâtis en Suisse au XIIe et XIIIe siècles. Les connaisseurs le savent, mais le grand public semble l'ignorer. Il est paru récemment deux ouvrages remarquables destinés spécialement à le lui apprendre. Et ce sera une émouvante surprise pour beaucoup qui passaient indifférents devant ce magnifique monument de l'art médiéval. La plus modeste de ces publications, revêtue de la forme d'une élégante plaquette contenant une soixantaine d'illustrations photographiques de G. de Jongh qui a su dégager, comme nul ne l'avait réussi jusqu'ici, les ensembles et les détails typiques, qui prêtent à ce petit livre une valeur artistique et documentaire que tous les connaisseurs apprécieront. Et les plus profanes des lecteurs verront, dans leur rayonnante beauté, les choses que leurs yeux ne savaient point discerner habituellement. La Cathédrale de Lausanne symbolise plusieurs siècles de vie, d'histoire vaudoise ; il est temps de s'en souvenir !

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL

CHAPITRE III.

Séjour en France. — Réorganisation du 2e régiment suisse. — Marche à travers la Belgique et l'Allemagne. — Entrée en Russie. — Combats et bataille de Polotsk. — Comme quoi les croix d'honneur n'arrivent pas toujours à leur adresse. — Bataille de la Bérésina. — Mémoires faits d'armes du 2e régiment suisse. — Retraite depuis la Bérésina. — Déplorable situation. — Retour en Suisse.

Les débris de notre régiment se rendirent à Marseille. Mes frères, au nombre de quatre, étaient tous au service de l'empereur ; l'un d'eux avait été fait prisonnier en Espagne. Ma mère délaissée était pour moi un sujet d'inquiétudes et de regrets. Elle était veuve d'un ancien officier, et j'espérais toujours que les traités rendraient sa situation moins précaire, mais il n'en était rien, et ses cinq fils, qui, sur de nombreux champs de bataille, avaient versé leur sang, pour la patrie d'abord et pour la France plus tard, ne pouvaient pas plus que moi, avec une paie mensuelle de 62 francs, venir au secours de notre excellente et digne mère.

En relisant mes lettres des années 1809 et 1810, je ne puis m'empêcher d'éprouver le sentiment des regrets qui m'accablaient alors, et que tant de mes anciens camarades auront éprouvé avec moi ; c'est que la paie restreinte dont nous jouissions alors nous permettait à peine de suffire à nos plus pressants besoins, et que nos résolutions les plus filiales, mues par le sentiment de la plus sincère reconnaissance, venaient se briser devant des obstacles invincibles.

Cette situation ne m'a jamais empêché d'éprouver le plus sincère attachement pour le gouvernement de cette France auquel je m'étais voué, car voici ce que, de Marseille, j'écrivais à ma mère le 11 novembre 1809, et cela à propos de la divergence d'opinion qui existait entre plusieurs de mes parents et moi :

« Comme je n'ai que le grade et la paie que veut bien m'accorder l'empereur des Français, je ne dois avoir aucune relation avec ceux qui pourraient me compromettre par leur correspondance outrée. »

C'est ainsi que je m'exprimais il y a 49 ans. Dès lors mes sentiments d'affection n'ont point été modifiés ; mes souffrances et les blessures que je reçus à la Bérésina n'ont rien changé à mon amour pour mon pays et à mon admiration de vieux soldat pour le grand capitaine, l'empereur Napoléon.

Notre régiment tint alternativement garnison à Marseille et à Toulon, pendant plus de deux ans. Je pratiquai la vie militaire, non pas en grand seigneur, mais en simple lieutenant adjudant-major, courant quelquefois les aventures pour tuer le temps. Je ne puis assez me féliciter des bontés dont je fus l'objet de la part de mon colonel, M. Castella.

Puisque j'ai parlé d'aventures, je ne saurais passer sous silence celle qui m'a valu la particulière bienveillance de mon colonel. J'étais à cette époque éperdument amoureux d'une jeune personne dont je connaissais la famille ; mon amour était partagé ; j'avais tout révélé à ma mère, qui me donna les conseils les plus sensés et les plus maternels ; mais je n'écoutai rien. Lorsqu'enfin la famille de celle que j'aimais se douta des motifs de mes assiduités, je fus congédié très brusquement. Ma colère n'eut plus de bornes, lorsque j'appris, un beau matin, que ma beauté devait se marier, et que, n'ayant aucune dame blanche à mon service, il n'y avait plus pour moi que la résignation. Mes 62 francs par mois ne suffisaient pas pour mes châteaux en Espagne. Dans mon désespoir, je ne vis plus d'autre remède qu'un changement de garnison, et je demandai immédiatement à partir pour Toulon ; car Dieu sait, sans cette sage résolution, les idées qui m'auraient traversé la tête : l'enlèvement, le duel, tout m'aurait été bon pour arriver à mes fins. La garnison de Toulon suffit heureusement pour me calmer.

Je remarque dans ma correspondance de Toulon du 24 octobre 1810, que, ce jour-là, j'avais eu le plaisir de voir deux de mes frères ornés, comme moi, de l'épaulette. Il y avait sept ans que nous ne nous étions pas vus. Ce sont des souvenirs qui ont bien du charme quand on a été séparés, comme nous, sur les champs de bataille de l'Espagne ou du Portugal.

Notre chef de bataillon était M. Vonderweid de Seedorf, de Fribourg, jeune homme de 27 à 28 ans, brave et excellent officier. Il avait en moi la plus grande confiance, et savait apprécier mon service pénible et fatigant d'adjudant-major.

A cette époque, mon frère cadet entra dans une compagnie de voltigeurs de notre bataillon. Ce fut pour moi une véritable joie, car il était fort bien vu du colonel, qui nous invitait très souvent à sa table.

Dès le mois d'avril 1811, nous commençons à pressentir que notre existence de garnison allait cesser, et, pour le régiment tout entier, ce devait être un jour de fête.

Nous avions reçu de la Suisse de nombreuses et excellentes recrues, et notre régiment était prêt à prouver à la France et à l'empereur qu'il saurait faire son devoir. En effet, nous reçûmes, vers le commencement de novembre 1811, l'ordre de départ pour Paris, heureux de courir à de nouveaux dangers pour l'honneur de notre drapeau. Nous traversâmes successivement Aix et Avignon. Le 25 novembre, nous étions à Lyon, où nous devions recevoir quelques officiers suisses, entre autres le jeune de St..., qui avait été particulièrement recommandé par des membres de ma famille, à Berne.

Ce fut le 6 décembre 1811 que nous arrivâmes à Paris. A 6 heures du matin, nous atteignî-

mes les barrières ; nous avions marché une partie de la nuit. Tout nous annonçait le passage de l'empereur, et, en effet, nous le vîmes passer en berline. Il allait à la chasse avec une suite nombreuse. Nous lui rendîmes les honneurs militaires, et les uns et les autres nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cette première entrevue. Nous fûmes logés dans la commune de Vaugirard. Le commissaire des guerres et le commandant de Paris nous passèrent en revue et parurent très satisfaits de notre tenue. Le lendemain, c'était le tour de l'empereur. Nous étions assez inquiets de l'impression que nous allions produire, car à peine avions-nous eu le temps de mettre le régiment en état d'être apprécié comme il devait l'être.

A cette époque, passer la revue devant l'empereur n'était pas une petite affaire. Aussi, dès le matin, tous nos hommes, mus par le sentiment du devoir, étaient aussi propres et aussi brillants que s'ils n'avaient jamais quitté leur garnison, et cependant nous arrivions de la veille, après une marche de nuit.

Un adjudant du général vint nous conduire sur la place du Carrousel. Nous y trouvâmes la garde impériale et deux bataillons de Croates, arrivés, comme nous, de la veille. Je ne crois pas qu'il fût possible de voir quelque chose de plus beau que ce corps d'élite. Il y avait surtout un régiment de la garde hollandaise qui était vraiment magnifique.

Tous les régiments défilèrent les uns après les autres. Lorsque notre tour arriva, l'empereur adressa beaucoup de questions à notre colonel. Il parut très satisfait, et promit plusieurs croix à notre régiment. Lorsque notre première compagnie de grenadiers défila devant lui, il s'écria : « Voilà une belle compagnie. » Le capitaine saisit l'à-propos et répondit : « Sire, elle est aussi bonne que belle ; je vous en réponds. » L'empereur lui demanda si elle avait déjà fait campagne. Le capitaine lui répondit : « Je n'ai pas un grenadier qui n'ait fait ses preuves de fidélité et de bravoure. »

(A suivre).

Au Bourg-Cinéma-Sonore, à partir de vendredi 25 avril, le plus grand succès des films sonores, le film le plus pathétique, le film le plus poignant que vous ayez vu : **Le Fou chantant**, avec l'émouvant artiste Al Jolson.

Vous serez étreint d'une émotion poignante en voyant Al Jolson vivre son rôle avec son grand talent fait de sensibilité et de sincérité ; vous souffrirez avec lui en voyant ce magnifique film.

Tous les jours, une matinée à 15 h., sauf samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30.

L'installation sonore « Western Electric » du Bourg est munie des derniers perfectionnements et peut passer tous les films sonores actuels.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Restaurant

GAYILLET

PLACE DU PONT, 3, au 1^{er}

Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation

Téléphone : 22.340

RADIO GÉNÉRALE

Denier & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920

Tél. 26.196 — Maison des Vaudois